

Le Baron YROUVE
M. DE COURVOISIER
M. DE RENNY
M. DE BOUQUONT
M. DE LA FONDORAYE
M. CHEVER
M. DE LASSON DE MONTREUIL
M. COCKER

ROME.

SCENE PREMIERE



ROME.

(Une des salles principales de la maison des jésuites ; au milieu une table ronde couverte de papiers et de lettres. Des jésuites si promènent de long en large, et causent à voix basse. D'autres sont assis, et témoignent une impatience inquiète ; leurs regards se tournent incessamment vers la porte. Entre un domestique tenant des lettres à la main.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE P. CONZA, *au domestique.*

Eh ! eh ! mon petit ami , quelles lettres apportés-tu donc là ?

FABRICIO.

Ma foi ! mon révérend père , je n'en sais rien ; je ne les ai pas lues , moi...

LE P. DOLCI.

Imbécile ! On te demande de quel pays elles viennent.

FABRICIO.

Je n'en sais rien non plus, mon révérend père, je ne dois pas le savoir ; on vient de les remettre chez le concierge, et je les apporte ici sans les regarder.

LE P. CONZA.

Fabricio ! mon ami ! le révérend père Rootham n'est donc pas encore de retour?... Y a-t-il longtemps qu'il est sorti ?

FABRICIO.

Oh ! pour cela, mon père, je n'en sais rien.

LE P. CRAZZIANI.

On ne peut rien tirer de ce maraud-là... Ah ! ça, Fabricio, est-ce que tu te moques de nous ?

FABRICIO.

Oh ! je n'oserais... Mais, je n'en sais rien, vous dis-je. Le père Rootham rentre sans m'en prévenir ; et puis cela ne me regarde pas.

LE P. CONZA.

Allons, c'est bon, va-t'en.

(Fabricio sort, faisant une profonde inclination de tête aux pères.)

LE P. MOSCA.

A quoi pensiez-vous donc d'aller vous fâcher contre Fabricio ? Excellent domestique, ma foi ! Il a de l'intelligence, de l'adresse, de la discrétion. Avec quelques mots de latin et un peu de théologie, on pourrait en faire un bon jésuite.

LE P. DOLCI.

Je m'en charge ; j'en parlerai à notre supérieur.

LE P. GRIMALDI, se levant et s'approchant de la table.

Je ne vois pas pourquoi nous ne nous assurions pas par nous-mêmes de la chose. Les suscriptions et les timbres de ces lettres peuvent nous apprendre ce que nous voulons savoir... (*Il examine les lettres.*) Turin... Vienne... Lisbonne... Madrid... Eh ! ce n'est pas ce qu'il nous faut. Là, nous sommes sûrs de notre affaire. Mais Paris ! Paris ! Je ne vois rien qui vienne de Paris.

LE P. MOSCA.

Eh ! eh ! vous vous trompez, Grimaldi... Qu'est-ce que c'est que cette lettre-là?... Il me semble que j'ai reconnu l'écriture du frère Bonald... Oh ! non ; c'est à s'y méprendre : tant pis. Car les lettres de notre cher frère Bonald sont si précieuses, si importantes pour nous ; elles contiennent toujours

quelque heureuse nouvelle... C'est la manne qui tombe du ciel, c'est la rosée bienfaisante qui...

LE P. GRIMALDI.

Une de Paris ! une de Paris, mes amis !

TOUS, *accourant.*

Une de Paris ! Dieu soit loué !

LE P. TONGARD.

Quel joli papier ! quelle gentille écriture !... Mais, Dieu me pardonne, elle sent le musc.

LE P. GOURGANDILLOS.

Lettre de femme ! On dirait, ma foi, un billet doux comme ceux qu'écrirait une jolie pécheresse de Séville.

LE P. TONGARD.

Eh ! non, je connais ça, moi. Cette lettre est de l'abbé Trébuquet, le secrétaire de monseigneur d'Hermopolis.

LE P. MOSCA.

Il pourrait bien cependant, le frère Trébuquet, se dispenser de parfumer ses missives. Est-ce que ce n'est pas lui qui, tous les matins...

LE P. TONGARD, *riant.*

Justement. Et des poètes satiriques n'ont-ils pas osé reprocher cela à ce bon jeune homme... Il a soin de sa santé ; rien de plus naturel.

LE P. BARBERINI.

Ah ! il doit être bien content d'une invention nouvelle que je viens de voir annoncée dans un des derniers numéros de notre bonne *Quotidienne*. Ce sont les clysoirs, instrumens perfectionnés, et dont le nom est formé du verbe grec *cluzô*, nettoyer, laver... Vous comprenez...

LE P. MOSCA.

Et de reste, père Barberini... Oh ! les Français, les maudits Français, ils ne savent qu'imaginer, qu'inventer ; ils ne peuvent pas rester tranquilles ; je vous demande un peu si l'ancien instrument ne suffisait pas.

LE P. DOLCI.

Infâme civilisation ! exécrables lumières du siècle ! quand donc pourrons-nous vous mettre sous le boisseau ?

LE P. MOSCA.

Encore, s'ils ne s'ingéniaient que pour des choses comme les clysoirs ; il n'y aurait pas grand mal à cela ; mais... mais...

LE P. TONGARD.

Ah ! si le ministère Martignac reste quelque temps encore, vous en verrez bien d'autres. Et ce petit Vatimesnil qui bouleverse tout dans l'instruction publique, qui admet les essais de toutes les formes nouvelles d'enseignement, la gymnastique, la science commerciale, la géographie, l'histoire, la chimie, la philosophie, etc., etc. Que vous dirai-je ? il ne borne pas l'éducation à l'étude du grec et du latin. Enfin, les vieux et respectables professeurs de l'antique université ne savent plus où donner de la tête, et si la Providence ne prend pas en pitié le pauvre pays de France, la cause de la religion, de la morale, est à jamais perdue !

LE P. BARBERINI.

Patience ! patience, ils nous paieront cher le mal qu'ils nous ont fait. Encore un peu de temps, et nous serons vengés ! Encore un peu de temps, et la proscription dont les ministres de Dieu, les humbles et vertueux serviteurs de Jésus-Christ ont été les victimes, cessera ! Encore un peu de temps...

(Fabricio rentre dans la salle.)

FABRICIO.

Très-révérands pères, le supérieur vient d'arriver ; vous allez le voir.

LE P. MOSCA, prenant le menton de Fabricio, et lui donnant ensuite un petit soufflet.

Il a une physionomie heureuse, ce garçon-là... oui, oui, nous en ferons quelque chose.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE P. ROTHAM.

(Les jésuites le saluent et s'empressent autour de lui.)

LE P. ROTHAM.

Mes frères ! mes frères ! *Gloria in excelsis Deo !*

TOUS.

Gloria in excelsis Deo !

LE P. ROTHAM, s'asseyant et s'essuyant le front.

Mes frères, permettez que je prenne un siège, car je n'en puis plus... L'émotion, la surprise, la joie...

LE P. MOSCA.

Reprenez vos sens, mon frère... puis vous nous apprendrez le sujet...

LE P. ROTHAM, à Fabricio.

Éloignez-vous !

(Fabricio sort.)

LE P. BARBERINI.

Eh ! mon Dieu, vous auriez pu le faire rester ici, car c'est un jeune homme d'une discrétion exemplaire; nous venons de la mettre tout-à-l'heure à l'épreuve.

LE P. ROTHAM.

On ne saurait prendre trop de précautions : vous savez que nous avons été trahis déjà plus d'une fois. Or, donc, écoutez ! (*Il tire une lettre de sa poche.*) Je viens de recevoir de la secrétairerie de notre très-saint père cette lettre, qui a été adressée à l'un de nos amis les cardinaux, pour m'être remise ; écoutez :

« Nous n'attendions plus que la clôture des chambres pour consommer l'œuvre de la régénération : on ne pouvait pas marcher sans argent, et nous avons le budget. L'anarchie touche à sa fin; l'hydre des révolutions va être écrasée, et dans quelques jours, nous aurons des ministres à nous, des ministres dévoués à l'autel. Vous serez bientôt débarrassés de l'ambassadeur Chateaubriand, qui probablement reviendra faire des phrases à Paris; mais le règne des phrases est passé, et l'on est bien décidé à gouverner d'une manière ferme et énergique. Plus de lâches concessions aux révolutionnaires, aux impies, aux factieux. Les exilés re-

viendront bientôt dans leur patrie ; mais il faut agir avec prudence, avec réserve, et ne pas afficher la joie du triomphe; c'est le meilleur moyen de consolider notre victoire. Nous vous enverrons un ambassadeur qui ne sera peut-être pas aussi romantique que M. de Chateaubriand, mais qui sera meilleur chrétien, ce qui n'est pas très-difficile.

« Votre ami et frère,

LE P. ANTOINE GRIVET.

« P. S. Il serait bon de prendre des notes sur les jeunes pensionnaires de l'École française à Rome ; ils passent pour avoir de fort mauvais principes et pour être des philosophes, des libéraux. Guerre à l'impiété et à la philosophie ! »

TOUS.

Gloria in excelsis Deo !

LE P. ROTHAM.

Vous voyez, mes frères, dans cet événement, la preuve de la protection que Dieu daigne accorder à notre société; allons le remercier de ce nouveau bienfait.

LE P. BARBERINI.

Mais, révérend supérieur, ne savez-vous rien de plus? Connaissez-vous les ministres que la Providence a élus pour cette cause de miséricorde?

LE P. ROTHAM.

Ah! vous avez raison, père Barberini; j'oubliais de vous dire qu'on m'a présenté une liste de fonctionnaires, en m'invitant à désigner ceux qui me paraîtraient les plus dignes de la grande et sainte mission; mais cela demande réflexion, et je vais invoquer dans mon oratoire les lumières d'en haut, pour m'éclairer dans ce choix si important. Permettez que je me retire, et priez pour moi, mes frères, afin que je ne tombe pas dans l'erreur. Mais surtout, de la prudence, de la discrétion.

(Il sort, et les jésuites se retirent en s'adressant de mutuelles félicitations.)

SCÈNE III.

UNE RUE DE ROME.

UN PENSIONNAIRE.

Ah! dis donc, as-tu remarqué cette jeune femme qui a soulevé son voile, et qui nous a fait voir une physionomie tout-à-fait raphaëlienne?

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Est-ce toi ou moi qu'elle a regardé?

PREMIER PENSIONNAIRE.

Ma foi, je n'en sais rien. Eh! mais, c'est qu'elle se retourne... tiens... vois donc... Le diable m'em-

porte! ces Romaines-là ressemblent comme deux gouttes d'eau à des Parisiennes du Palais-Royal.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Mon cher, voilà comme tu es, toi; tu ne sais pas faire la part des usages, du climat, des mœurs!

PREMIER PENSIONNAIRE.

Des mœurs! des mœurs dans le pays des jésuites!

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Moi, je trouve ce pays-là charmant; je me moque des jésuites et j'aime les dames romaines.

PREMIER PENSIONNAIRE.

Notre belle inconnue s'est arrêtée au coin de cette rue... Risquons l'aventure.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Volontiers... Qu'est-ce que nous avons à craindre?

PREMIER PENSIONNAIRE.

Un petit coup d'une grosse aiguille qu'on appelle malhonnêtement poignard en France, et qui a nom stilet dans la métropole du monde chrétien.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

N'est-ce que cela? Ne sommes-nous pas *Francé*, toujours *Francé*, comme dit M. Odry. Allons, en avant!

LE P. GURI, *marchant derrière eux, à part.*

Voilà de mauvais sujets, des Français qui vont attenter à la morale publique... Suivons-les sans qu'ils s'en aperçoivent, et tâchons de prendre leur signalement.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Cette dame marche bien lentement... Oh! elle est à nous...

PREMIER PENSIONNAIRE.

Dis donc à l'un de nous...

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Ah! c'est vrai, je me trompais.

LE P. GURI, *à part.*

Détestables enfans du siècle! voyez un peu leur effronterie, leur impudence... Mais prenons garde d'être vu.

(Les deux pensionnaires s'arrêtent, saluent la dame et échangent avec elle des civilités et des paroles.)

PREMIER PENSIONNAIRE.

Tiens! Alfred, regarde donc: que nous veut cet homme qui nous observe avec tant d'attention? est-ce que tu le connais?

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

C'est un jésuite!

PREMIER PENSIONNAIRE.

Eh! bien, qu'est-ce que cela me fait? il passera sans doute son chemin.

LE P. GURI, *s'approchant des jeunes gens.*

Væ libertinis!

LA DAME ROMAINE.

Un jésuite! fuyons!

(Elle s'éloigne à pas précipités.)

PREMIER PENSIONNAIRE.

Qu'est-ce qu'il vient donc de nous dire en passant, l'homme noir?

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Je crois que c'est du latin... *Væ liberti... libertinis!*

PREMIER PENSIONNAIRE.

Je ne comprends pas ça, moi; cependant j'ai fait toutes mes études.

DEUXIÈME PENSIONNAIRE.

Ah! le frocard, il faudra bien qu'il s'explique!

(Les jeunes gens courent après le père Guri.)

LES DEUX PENSIONNAIRES.

Ohé! ohé! *pater noster, pater niger, pater, frater!*

LE P. GURI, *se retournant.*

Est-ce à moi que vous en voulez, jeunesse insolente?